

rait de recevoir à votre foyer un enfant sans famille, consentiriez-vous à mettre dans les bras de Mme de Guérande la fille de gens honnêtes, mais si dénués de ressources, que le pain manque à la mère, et que bientôt son lait sera tari ? Peine d'argent pour les malheureux, c'est trop souvent, hélas ! peine de mort.

M. de Guérande, les sourcils froncés, réfléchissait. Par la pensée, il assistait au désespoir de la comtesse lorsque, la guérison venue, elle apprendrait d'une manière certaine la mort de sa fille... Et si la raison de la convalescente semblait de nouveau ? Il allait donc repasser par toutes les angoisses qui, depuis deux mois, troublait sa vie. Non, après tout, il valait mieux donner un aliment à la tendresse maternelle. Plus tard, oui, plus tard, il verrait si l'enfant adoptée était digne de perpétuer sa race. Il serait toujours temps, à l'époque de sa majorité, de lui assurer la fortune des de Guérande.

Le point essentiel était de placer sur l'oreiller du berceau vide un visage analogue à celui de l'ange envolé ; et la Providence, comme si elle eût voulu l'échange, avait donné à la fille de l'humble Alsacienne, héritage d'une aïeule méridionale, des yeux noirs et brillants, plus grands et plus beaux encore que n'auraient été ceux de l'héritière des de Guérande.

Après de longues réflexions et quelques nuits d'insomnies, le comte Maxime accepta la proposition du médecin ; et celui-ci, dès sa première visite au blessé de la rue Serpente, parla du projet d'adoption.

Il trouva Hans sur le grabat de douleur, ayant dans le regard ce désespoir de l'ouvrier qui se sent infirme à jamais. Suzel, penchée sur le berceau, offrait à Germaine un lait pris à la crèmerie voisine, sorte de composition malsaine et perfide pour les organes d'un tout petit.

Le docteur prit le brenvage, l'examina d'un regard attentif et s'écria :

— Mais cette alimentation sera mortelle pour votre fille, Madame Harmel. Ce qu'il faut à cette petite, c'est un lait nourrissant, le lait d'une vigoureuse nourrice. Et quel air respire cette délicate poitrine !... La campagne, les grands espaces, voilà surtout ce qui convient aux nouveaux-nés.

Le blessé se dressa sur sa couche, puis avec un triste sourire, un peu amer, et pourtant résigné :

— Oui, Monsieur Lauthier, cela convient aux nouveaux-nés, quand le père travaille et quand on est riche... La petite souffre... Elle mourra peut-être... Tant mieux : il n'y a que misère en ce monde.

D'un mouvement presque sauvage, Suzel entourait Germaine de ses deux bras ; et, appuyant ses lèvres sur le front poli comme de l'ivoire :

— Mourir !... balbutia-t-elle.

— Mes pauvres amis, reprit le médecin, je viens vous offrir le bonheur et la santé de votre enfant.

— Le bonheur, la santé de ma fille ! interrompit Suzel, dont les grands yeux s'éclairèrent.

Alors M. Lauthier raconta longuement le projet d'adoption. Il appuya sur la guérison certaine du petit être languissant. Par le vaste jardin de la rue de Varennes, l'air lui arriverait pur, fortifiant ; sa nourriture serait choisie ; les soins d'aucun genre ne lui manqueraient.

Suzel écoutait d'un air sombre. De grosses larmes roulaient sur ses joues. Puis tout à coup, se levant, les mains crispées.

— Donner ma fille, fit-elle d'un accent d'âpre énergie, non, non, jamais !

De furtives couleurs rouges avivaient les

pommettes de Hans : une toux sèche lui montait de la poitrine aux lèvres :

— Nous séparer de la petite, dit-il enfin, nous serait bien dur. Elle est notre seule joie, Monsieur Lauthier.

Le docteur se leva.

— Réfléchissez, fit-il encore, je repasserai bientôt.

Qu'ils furent rudes, pour Hans et pour Suzel, les jours qui suivirent ! Ils voyaient décliner Germaine. Ils se disaient :

— Si nous l'aimions vraiment, nous préférerions son bonheur au nôtre. Elle serait heureuse là-bas, et si riche... une belle demoiselle !

Et Suzel pleurait, et le père pleurait aussi. Ses grosses épaules frissonnaient, et son unique main, maigre et blafarde, allait, en tremblant, chercher celle de sa femme.

— Nous ne la reverrions plus jamais... jamais, ma pauvre Suzel.

— Non, jamais.

— Nous n'entendrions jamais sa douce voix nous dire : Mon père ! ma mère ! Nous ne la verrions pas sautiller dans notre chambre comme un gentil oiseau... Jamais ses petites lèvres ne nous donneraient un baiser. Nous serions pour elle des inconnus, de pauvres gens. Elle nous mépriserait peut-être.

A ces derniers mots, Suzel jeta un cri de douleur, et, debout devant le berceau, le regard menaçant, elle semblait défendre qu'on approchât.

Puis suivait une crise de larmes.

La mère prenait alors sa fille sur ses genoux, regardait ses membres amaigris, écoutait ses cris plaintifs, et murmurait tout bas :

— Non, ma chérie, je ne serai pas égoïste : je veux le bonheur pour toi, mon cher trésor. Et si plus tard, toi aussi, tu as un petit enfant, tu pourras le garder près de toi, car tu seras riche. Ah ! laisse-moi te regarder que je conserve dans mon souvenir ton joli petit visage.

Et son regard se fixait douloureux et ardent sur les yeux limpides du nouveau né. Sa main passait sur les cheveux soyeux, ses lèvres embrassaient ses mains mignonnes, et son cœur se fondait dans un déchirant sanglot.

L'agonie de cet amour maternel dura une longue semaine. La nuit, Suzel ne dormait plus. Avec l'aube qui se levait, elle regardait sa fille. Le soir, elle la regardait encore.

Enfin, ce que dans son dévouement sublime, elle appelait son égoïsme, fut vaincu ; et un matin, pâle, chancelante, les yeux cernés et pleins de fièvre, elle remit l'enfant au docteur Lauthier.

Elle voulait parler, elle voulait dire :

— Que là-bas, on l'aime comme moi je l'aurais aimée ; qu'on la soigne, qu'on la guérisse, qu'elle soit heureuse !

Mais sa voix se brisait, et d'un œil atone elle regardait le docteur descendre l'escalier. Puis elle s'élança au balcon de sa mansarde. Elle se pencha, se pencha sur la rue profonde. Elle vit une religieuse, assise dans un riche coupé, prendre Germaine et lui sourire.

La voiture s'ébranla dans un roulement sonore.

Longtemps Suzel la suivit des yeux. Longtemps son oreille se tendit afin de percevoir jusqu'au plus faible bruit causé par l'équipage. Longtemps elle demeura pétrifiée à la même place, répétant à demi-voix :

— Partie !... partie !...

Un sanglot du blessé l'arracha à ce morne désespoir ; et, s'abattant à genoux devant le lit, elle cacha son visage dans ses mains crispées, ne pouvant contenir ni ses sanglots ni ses soupirs.

— Partie ! partie ! répétait-elle encore, répétait-elle toujours ; partie ! mon pauvre Hans !... nous ne la verrons plus !

Enfin, cette intense douleur s'apaisa peu à peu. Alors, fiévreusement, Suzel se mit à ranger les petits vêtements. Elle embrassait l'unique bonnet à ruche, préparé pour le jour du baptême, elle pliait les brassières et regardait longuement, les lèvres frémissantes, les mignons chaussons de laine qui n'avaient pas encore servi.

Toutes ces choses, destinées à la fille de Hans Hermel, étaient trop humbles pour l'héritière des de Guérande. Suzel en formait soigneusement un mince ballot. Elle le plaça au fond du berceau et tira les rideaux d'indienne. Alors ses yeux secs s'inondèrent. Il lui sembla qu'elle venait d'ensevelir son enfant.

Pour obéir à Hans, lorsque la soirée fut avancée, elle se jeta sur son grabat : une paille mise en travers de la chambre ; mais le sommeil est-il jamais venu lorsque le cœur est déchiré ? La pauvre mère songeait à la nourrice qui berçait en chantant la petite Germaine, et des larmes, amères comme la jalousie elle-même, lui brûlaient les yeux.

Son regard ardent se fixait parfois sur le ciel émaillé d'étoiles ; mais elle ne pouvait prier. Son cœur s'ulcérait, et tout bas elle murmurait :

— Cruelle, cruelle pauvreté !

A l'aube, elle était debout, le corps penché sur la barre du balcon, et guettant l'arrivée du médecin. Il avait promis d'apporter lui-même des nouvelles de l'enfant.

Il apparut enfin. Son pas pesant fit gémir l'escalier délabré ; sa main se posa sur le loquet de la porte.

Suzel s'élança vers lui.

— Et ma petite ? interrogea-t-elle d'une voix ardente.

— Son bonheur est assuré, répondit le docteur Lauthier. Mme de Guérande la regardé dormir sous les rideaux de dentelle. L'illusion est complète, nul ne doit la détruire. Je le sais, Madame Hermel, cette contrainte vous sera dure. Mais vous connaissez les conditions de l'adoption. Vous avez promis le silence. Vous, la vraie mère, vous devez disparaître.

En parlant ainsi, il glissait timidement dans la main de l'Alsacienne une bourse gonflée d'or ; mais Suzel, la repoussant avec un geste farouche :

— Non, non ! s'écria-t-elle ; pour son bonheur j'ai donné ma fille ; mais je ne l'ai pas vendue.

Et comme le docteur insistait sur la pauvreté du ménage, sur la maladie de Hans, qui nécessitait de lourdes dépenses :

— Votre argent me fait horreur ! reprit violemment Suzel. Vendre notre sang ! Mieux vaudrait mourir !

Cependant les mois s'écoulaient. Les tristes mois pour Suzel ! A tous ils apportaient le printemps ; mais la mère sans enfant ne voyait ni les jeunes pousses des arbres, ni les fleurs dans les squares. Elle restait toujours sombre, parfois travaillant avec une ardeur fiévreuse, le lendemain demeurant les yeux fixés dans le vide, oubliant de tirer l'aiguille ; et, lorsque Hans lui adressait la parole, tressaillant comme si on l'eût éveillée d'un rêve douloureux.

Lorsqu'elle souffrait par trop, elle plaçait près de l'infirmes les potions ordonnées, puis elle descendait dans la rue et marchait droit sur le trottoir, suivant toujours le même chemin, le cœur fixé sur un point aimanté.

Elle atteignait enfin la rue de Varennes. Alors elle s'arrêtait, se cachait dans l'ombre d'une porte cochère, et attendait. Bientôt son visage s'éclairait à la vue d'un coupé stationnant devant l'hôtel en face. Une dame grande, élancée, très élégamment vêtue, y montait, suivie d'une nourrice dont les ru-